



**HAL**  
open science

## Le salon Verdurin

Alexandra Roux

► **To cite this version:**

Alexandra Roux. Le salon Verdurin. Travaux et Recherches de l'UMLV, 2003, 8, pp.41-60. hal-04405618

**HAL Id: hal-04405618**

**<https://hal.science/hal-04405618>**

Submitted on 19 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TRAVAUX  
ET  
RECHERCHES  
DE L'UMLV

LITTÉRATURES

SCIENCES HUMAINES

ROMAN NOUVEAU, NOUVEAU ROMAN

TRAVAUX ET RECHERCHES DE L'UMLV  
LITTÉRATURES ET SCIENCES HUMAINES

Revue semestrielle

*Directrice de rédaction :*  
Fabienne BOCK

*Comité de rédaction :*  
Louise BÉNAT-TACHOT – Annick BOUILLAGUET – Vladimir IAZYKOFF  
Christian LUPOVICI – Robert SAYRE – Michael A. SOUBBOTNIK

*Secrétaire de rédaction :* Emmanuelle BRUN  
*Directeur de publication :* Yves LICHTENBERGER  
*Conception graphique :* Michelle THOMAS et Bertrand ZAKOWETZ



*RÉDACTION :*

"Travaux et Recherches de l'UMLV", Université de Marne-la-Vallée,  
5, boulevard Descartes, 77454 Marne-la-Vallée cedex 2  
(Tel. : 01 60 95 70 75 ; Télécopie : 01 60 95 70 77)

*CORRESPONDANCE :*

Toute correspondance est à adresser à la rédaction.

*ABONNEMENTS / VENTE AU NUMÉRO :*

	Vente au numéro	Abonnement annuel
Particuliers	6 €	12 €
Institutions	12 €	24 €

Voir bulletin d'abonnement à l'intérieur du numéro

ISSN : 1298-1168

Présentation du numéro .....	5
<b>Josiane Souchère-Campello</b> , Le Transsibérien : un exemple d'autotextualité dans l'œuvre de Cendrars .....	7
<b>Diane Decarreau</b> , Proust et la société : la duchesse de Guermantès .....	23
<b>Alexandra Roux</b> , Le salon Verdurin .....	41
<b>Marie Fourmaux</b> , Proust et le théâtre : l'intégration du genre dramatique dans le roman .....	61
<b>Alexandra Annequin</b> , Les caricatures de femmes dans <i>Thésée</i> d'André Gide .....	79
<b>Sabine Sellam</b> , <i>Les Faux-Monnayeurs</i> : à la recherche de formes nouvelles .....	91
<b>Élisabeth Le Corre</b> , La confession chez Mauriac : sacrement et récit .....	123
■■■■■	
Liste commentée des travaux de littérature française et littérature comparée soutenus devant l'Université de Marne-la-Vallée en 2002 .....	139
■■■■■	
Actualités .....	143

# Le salon Verdurin

Alexandra Roux

Proust a choisi d'ouvrir la première scène mondaine de *À la Recherche du temps perdu* par la peinture de la haute bourgeoisie. C'est en suivant Swann, déjà apparu dans "Combray", que le lecteur fait la connaissance du clan Verdurin. Swann y pénètre à l'époque de sa relation avec Odette de Crécy, une cocotte. Cette histoire d'amour est d'abord l'histoire d'une rencontre entre deux milieux que tout oppose : la bourgeoisie des Verdurin et l'aristocratie des Guermantes que fréquente Swann. La Patronne du petit clan, M<sup>me</sup> Verdurin, se pique de protéger les artistes méconnus et avant-gardistes. Son salon réunit un "petit noyau" d'habitues : Brichot, un philologue, le médecin Cottard et sa femme, un peintre, un pianiste, l'archiviste Saniette, le sculpteur Ski. Autour d'eux gravitent des habitués plus épisodiques comme Swann lui-même, la demi-mondaine Odette de Crécy, Charlus, Morel et le narrateur. Alors que Proust présente le clan Verdurin comme un milieu vulgaire, souvent caricatural, nous allons voir comment ce petit groupe va en permanence prendre de l'ascendant pour finalement conquérir le faubourg Saint-Germain.

Nous étudierons le mécanisme qui régit ce clan pour mettre l'accent sur l'aspect bourgeois du salon et sur ce que cela implique à l'époque. Sur ces bases, nous essaierons de montrer comment et pourquoi le clan a évolué.

## La "physiologie" du clan Verdurin

Proust présente le clan Verdurin comme un haut lieu de culture, mais peint surtout, à travers lui, le snobisme de certains cercles mondains.

Si le terme de salon est utilisé indifféremment pour la bourgeoisie et l'aristocratie, le sens n'est pourtant pas le même. En effet, les réceptions bourgeoises sont le fait d'un monde individualiste car c'est "la valeur propre"<sup>1</sup> qui est prise en compte et non la position sociale. M<sup>me</sup> Verdurin mise sur des convives qui possèdent une solide culture ou de sérieux diplômes. Chez les Verdurin, on pratique le culte de l'intelligence et de l'art. M<sup>me</sup> Verdurin joue le rôle de Mécène, faisant profiter de sa fortune les artistes.

Pourtant dans *Du Côté de chez Swann*, les connaissances artistiques de M<sup>me</sup> Verdurin semblent limitées. Sa sensibilité s'améliorera d'années en années. Ainsi, elle a été une des premières à aimer Vinteuil. Les Verdurin ont bien su anticiper sur la valeur professionnelle de leurs fidèles. M<sup>me</sup> Verdurin a toujours connu tout ce dont on parle avant tout le monde. Cette position, par sa nouveauté, n'est pas sans risque, mais se révèle judicieuse. La connaissance des arts fait la renommée du salon Verdurin. Le salon va devenir une référence : "Le salon Verdurin passait pour le Temple de la musique" (*S et G*, p. 263). M<sup>me</sup> Verdurin réussira donc à faire connaître son salon, demeuré pourtant toujours à l'écart du monde.

Dans *Du Côté de chez Swann*, un épisode met en relief la sottise des habitués. Swann évoque un peintre qu'il admire : "À ce point de vue là, c'était extraordinaire, mais cela ne semblait pas d'un art, comme on dit très élevé dit Swann en souriant – Élevé, ... à la hauteur d'une institution, interrompit Cottard, (...). Toute la table éclata de rire<sup>2</sup>." La sensibilité artistique des fidèles est souvent limitée, voire inexistante : "Il semblait [au docteur Cottard et à sa femme] (...) que le peintre jetait au hasard des couleurs sur ses toiles" (*CS*, p. 210). Comme de nombreux fidèles, avec l'âge, le docteur deviendra un grand clinicien. Mais, de ce personnage double, on ne connaît qu'une face : le sot qu'on a constamment sous les yeux. Le changement ne s'est pas opéré sous les yeux du lecteur, qui a du mal à y adhérer. Les fidèles vont rester prisonniers de leurs travers mis en relief dans le petit clan. Ainsi, le narrateur confie : "Je voyais qu'avec le temps, non seulement des dons réels, qui peuvent coexister avec la pire vulgarité de conversation, se dévoilent et s'imposent, mais encore des

individus médiocres arrivent à [de] hautes places (...)” (*S et G*, p. 260). Il ne faut pas confondre intelligence avec la culture ou les dons propres à chacun. Dans *La Prisonnière*, quand Brichot relate ses souvenirs du clan Verdurin, le narrateur confie : “je sentais que tout ce qu’on m’avait raconté des Verdurin était trop grossier<sup>3</sup>”. Le narrateur rappelle la nécessité qu’il y a à dépasser la caricature volontairement esquissée pour peindre le premier salon Verdurin. D’ailleurs, le narrateur explique dans *Le Temps retrouvé* que le génie des artistes du clan Verdurin est “manifesté par leurs œuvres<sup>4</sup>”.

L’art dans lequel excelle le petit clan, c’est celui “de savoir réunir, de s’entendre à grouper, de mettre en valeur et de s’effacer<sup>5</sup>”. M<sup>me</sup> Verdurin y veille. Dans *Du Côté de chez Swann*, en robe blanche, elle figure “le grand inquisiteur” essayant “d’extirper l’hérésie” (*CS*, p. 255). M<sup>me</sup> Verdurin assure despotiquement la cohésion et l’intégrité du clan. Le jugement des Verdurin, caricature du Jugement dernier, partage le monde entre “copains” et “réprouvés”. De plus, le clan impose un “credo” à ses “fidèles”. Les deux articles principaux de ce credo sont l’éloge de son salon et le dénigrement de celui des autres. Ainsi, il faut avoir foi en M<sup>me</sup> Verdurin et lui être fidèle. D’ailleurs le premier et le plus important des commandements est la primauté du clan. Pour convaincre ses convives de préférer le petit clan aux visites familiales de fin d’année, elle se montre autoritaire : “Vous croyez qu’elle en mourrait votre mère, si vous ne dîniez pas avec elle le jour de l’an, comme en province !” (*CS*, p. 187). Prête à tout pour maintenir l’assistance rituelle de ses fidèles, M<sup>me</sup> Verdurin n’accepte aucune excuse pour manquer ses mercredis.

Tout ce dogme contribue à la mauvaise cohésion du clan. Malgré tous les efforts de M<sup>me</sup> Verdurin, l’adhésion au credo est une véritable fiction à laquelle, secrètement, personne ne croit. Tout le monde joue une comédie destinée à créer l’illusion de l’excellence du clan. En vérité, les fidèles le fréquentent pour des raisons personnelles. Ainsi, Swann et le baron de Charlus ne deviennent des fidèles que par amour d’un membre du noyau. Morel, lui, désire faire connaître son talent et se sert pour cela de la renommée prestigieuse dont bénéficie le clan en matière d’art. Il n’y a donc

aucun lien sincère dans la petite église. Malgré l'apparente sympathie des Verdurin, leurs sentiments pour les fidèles n'en sont pas moins mitigés. Les fidèles qui tentent de nouer des liens à l'intérieur du noyau sont aussi mal vus. Ce qui importe, c'est "l'unité morale du petit noyau" (CS, p. 256). M<sup>me</sup> Verdurin, en effet, craint tout ce qui pourrait menacer son règne absolu. Elle exclut ainsi tous les invités susceptibles de constituer des groupuscules au sein du clan. Elle ne dédaigne pas de recruter des éléments à l'extérieur pourvu qu'ils fassent bloc, qu'ils se soudent au petit noyau. Il y a toujours le risque que le nouveau ne lâche et ne fasse lâcher les autres en vue de passer à l'ennemi, c'est-à-dire aux ennuyeux. Pour éviter cela, elle suscite l'envie de ses invités et fait, en quelque sorte, sa propre réclame : "(...) je crois que le prochain mercredi sera un des plus réussis que j'aie jamais donnés" (S et G, p. 250). Peu à peu, M<sup>me</sup> Verdurin va préférer les nouveaux aux véritables fidèles : elle espère trouver en eux ce qu'elle attend sans l'avoir encore découvert chez les plus fidèles. Plus les Verdurin voient leurs fidèles, plus ils ont envie de médire, quitte à inventer des ridicules. Ainsi, l'histoire du petit clan est celle d'une succession de brouilles.

La position de M<sup>me</sup> Verdurin, lors du premier dîner dans *Du Côté de chez Swann*, reflète son rôle au sein du clan : elle observe tout d'un "poste élevé" (CS, p. 202). M<sup>me</sup> Verdurin est véritablement metteur en scène de ses dîners. Ainsi, chaque société a un directeur de représentation<sup>6</sup>. La première tâche de ce directeur est de distribuer les rôles. Il y a des fidèles admirés et enviés, tel Cottard qui ne cessera de provoquer l'admiration des Verdurin. D'autres, en revanche, sont des seconds rôles, souvent moqués pour leur absence d'aisance. En raison de sa sensibilité et de sa timidité, Saniette a perdu la considération de tous. Lorsqu'il ne peut s'échapper, les Verdurin défoulent leurs instincts cruels sur lui, pour ensuite l'amadouer afin qu'il revienne. La cruauté perpétuelle des Verdurin à son égard permet à Proust d'indiquer quel rituel sacrificiel soude une société.

Il incombe au chef de troupe de fixer, par ses propres manières, le ton admis officiellement dans l'équipe, le "ton de la maison" (CS, p. 212).



Ainsi, M<sup>me</sup> Verdurin amène ses convives à penser comme elle. Si elle change d'avis sur l'un d'eux, son mari et ses fidèles la suivent en bons équipiers. Lorsqu'elle chasse Swann, Cottard "à ces mots manifest[e] en même temps son étonnement et sa soumission" (CS, p. 284). En effet, comme l'explique Proust : "L'instinct d'imitation et l'absence de courage gouvernement les sociétés et les foules" (S et G, p. 325). Selon Gabriel Tarde<sup>7</sup>, le principe de la cohésion sociale dans un groupe est l'imitation. Dans tout groupe social, un inventeur isolé donne le ton à un aréopage d'imitateurs qui en adoptent les idées, le comportement. Cet inventeur est jugé supérieur par les autres. Tel est le lien qui unit la Patronne à ses fidèles.

Pour que le groupe se porte bien, les individus doivent subir des contraintes, observer des rituels, respecter les tabous. Il revient au directeur de représentation de ramener sur des positions correctes tout membre de l'équipe qui s'écarte de la ligne adoptée. Dans *Du Côté de chez Swann*, M<sup>me</sup> Verdurin indique à Swann qu'il commet une erreur en parlant de l'intelligence des aristocrates qu'il fréquente : "Dites donc franchement votre pensée, nous n'irons pas leur répéter" (CS, p. 255). Swann ne comprend pas et continue à louer les nobles du faubourg Saint-Germain. Il se montre, ce soir-là, mauvais équipier : il ne s'esclaffe pas devant les blagues des autres et coupe même plusieurs effets. Son exclusion est alors imminente. Comme l'explique René Girard, "[chez les Verdurin], les rites d'union sont des rites de séparation camouflés. On n'observe plus ses rites pour communier avec ceux qui les observent pareillement, mais pour se distinguer de ceux qui ne les observent pas<sup>89</sup>". M<sup>me</sup> Verdurin met véritablement en scène ces dîners qui prennent des allures de représentations théâtrales.

Ainsi, le salon Verdurin est un véritable théâtre où Proust caricature avec délice les travers de son époque. Les mondains ne pensent pas, ne s'amusent pas, mais se contentent d'en donner les signes. Le texte souligne la comédie de la Patronne et la montre dans la multiplicité de ses rôles : elle "fait l'enfant", feint d'"être piquée", joue une véritable "petite scène" (CS, p. 203) chaque fois que l'on joue sa sonate, affirmant que son audition lui donne des rhumes de cerveau. Ainsi, le théâtre mondain

se révèle pour ce qu'il est : un univers qui tourne à vide et dans lequel on perd son temps. L'individualisme règne en maître. Chacun veut se mettre en valeur, être brillant, afin de s'attirer les faveurs du groupe. Brichot, malgré ses efforts pour "dépouiller l'universitaire", affiche une érudition pédante dans sa conversation. La comédie des émotions se double souvent d'une comédie du raisonnement. Ainsi, Swann manque de lucidité, trouvant toujours des justifications de pure mauvaise foi ; ses jugements négatifs, mais lucides, sont, par contre, rejetés dans un système de concessives : "je me plais parfaitement bien avec Cottard quoiqu'il fasse des calembours ineptes" (CS, p. 244). Dès qu'il est chassé du clan, son jugement change : son discours proféré au Bois de Boulogne est alimenté par la hantise de l'exclusion. Ainsi, le "charmant milieu", devient un lieu fangeux, "le dernier cercle de Dante" (CS, p. 283). L'exclusion de Swann a tout d'une exécution : elle est symboliquement comparée à la mise à mort d'un poulet par la cuisinière du narrateur, Françoise. Être en dehors de son clan, être en exclu, équivaut à être mort.

Le clan Verdurin est donc un modèle de petit groupe. Proust attache beaucoup d'importance à la notion de groupe et met l'accent sur les évidentes analogies qui fondent et font voisiner chacun d'entre eux.

## Splendeurs et misères du clan Verdurin

Équipe mondaine, le clan Verdurin n'en appartient pas moins à la bourgeoisie, classe inférieure à la noblesse. Or, M<sup>me</sup> Verdurin n'entend pas rester inférieure ; bien au contraire, elle est pleine d'ambition pour elle et son petit clan.

La question de la sphère sociale à laquelle on appartient est importante. Le clan Verdurin est un milieu où l'on trouve "un peu de tout" (*S et G*, p. 269). Les Verdurin et leurs fidèles appartiennent à la bourgeoisie : "ces gens sont sublimes de bourgeoisisme, ils ne doivent pas exister réellement !" (CS, p. 281). Les Verdurin et leurs fidèles ont bien les goûts de leur classe. Ainsi, la révérence bourgeoise de M<sup>me</sup> Cottard pour les institutions, son sens de l'économie (elle ne trouve pas raisonnable que son

mari loue des places de théâtre), de même que son désir d'élévation sociale (elle saisit l'occasion de briller "pour être utile à la carrière de son mari" (*S et G*, p. 253)) montrent bien son appartenance à la bourgeoisie. Le clan Verdurin recrute aussi dans le demi-monde. Ce monde intermédiaire est dominé par des femmes libres. Issue de la basse classe, Odette de Crécy est une femme de luxe, entretenue. Elle se caractérise par sa futilité et son manque de culture. Odette va rapidement quitter le clan, épouser Swann et tenir son propre salon.

Les Verdurin vont recevoir le grand monde. Ainsi, pour une soirée, les Cambremer, propriétaires de la Raspelière, sont invités mais ont accepté l'invitation uniquement parce qu'ils veulent garder les Verdurin comme locataires. Les Cambremer sont surtout intéressants dans la mesure où M<sup>me</sup> de Cambremer, une bourgeoise devenue noble, préfigure le destin de M<sup>me</sup> Verdurin. Elle apparaît comme le double de la Patronne, d'autant qu'elle aussi se passionne pour la culture et l'avant-garde. Mais le véritable événement constitue la venue du baron de Charlus, "cet homme inapprochable" (*S et G*, p. 307) qui fait l'objet d'un véritable culte dans le salon de sa belle-sœur, la duchesse de Guermantes. Le fait qu'il appartienne au clan constitue un véritable événement mondain. Charlus va devenir le "fidèle des fidèles" (*S et G*, p. 431). Par l'entrée progressive des aristocrates dans le salon Verdurin, on peut supposer déjà la fusion des deux mondes. Ainsi, Proust, en quelque sorte, abolit "la peinture des classes sociales, anéantit leur justification traditionnelle"<sup>9</sup>. Il n'y a que des clans constitués autour d'un credo commun.

On assiste à une véritable déformation sociale qui atteint les individus d'un même groupe. Ainsi, M. Verdurin s'exprime le plus souvent avec des expressions toutes faites : "entre le zist et le zest", "ménager la chèvre et le chou" (*CS*, p. 261). Cottard, lui, profère souvent des jurons tel "nom d'une pipe" (*S et G*, p. 286). Le médecin témoigne d'une certaine naïveté linguistique. En effet, il est incapable de saisir la nuance qui sépare la réalité du langage figuré ou conventionnel qui l'exprime. Il ne comprend ni les images, ni les euphémismes imposés par la courtoisie. De même, de nombreux personnages du clan ont des difficultés à s'exprimer comme Saniette

ou la tante du pianiste dans *Du Côté de chez Swann*. Ces difficultés à parler correctement trahissent les origines sociales modestes des membres du clan. Mais, au-delà des particularismes linguistiques, le clan Verdurin impose sa langue propre. Selon Gabriel Tarde : "chaque classe a non seulement ses habitudes mais sa langue à soi qu'elle se taille dans l'idiome commun<sup>10</sup>". Ainsi, pour M. Verdurin, ne pas dire les titres d'œuvres de manière abrégée ("Le Bourgeois", "Le Malade") revient à trahir qu'on "n'était pas de la boutique" (*S et G*, p. 325). Ainsi, dès que les personnages ont une éducation, des penchants, des principes différents de ceux qui leur parlent, ils ont de la peine à se comprendre : "dans tout clan, (...) on contracte une facilité perverse à découvrir dans une conversation, dans un discours officiel, dans une nouvelle, dans un sonnet, tout ce que l'honnête lecteur n'aurait jamais songé à y voir" (*S et G*, p. 340). L'honnête lecteur figure le narrateur, incapable de déchiffrer les subtilités que relèvent aisément les initiés. Ce problème de langue se retrouve avec Charlus qui ne comprend pas l'expression "en être" (*S et G*, p. 332). Pour le baron, elle fait évidemment référence à son homosexualité alors que pour M. Verdurin, elle désigne les artistes. Par cette expression, M. Verdurin soulève le problème central de l'appartenance : il constitue le fond de tout jeu mondain et de tout rapport social. On peut remarquer que tous les habitués sont façonnés sur "le même type" (*S et G*, p. 259). Réduit à des gestes, des mimiques, le personnage proustien, en société, perd son individualité. L'individu et le groupe sont indissociables chez Proust. Le premier tire son identité de son appartenance au second et doit en respecter les conventions, sous peine de se faire rejeter.

Il s'agit pour les Verdurin de remporter une victoire sociale, d'être les premiers sur tous les fronts. Dans *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, le salon Verdurin n'est pas encore une référence. Cela suscite la jalousie d'Odette Swann qui déprécie son salon : "[M<sup>me</sup> Verdurin] n'a pas d'éléments, elle ne connaît personne" (*JFF*, p. 170). Il y a une véritable compétition entre le salon de M<sup>me</sup> Swann et celui de M<sup>me</sup> Verdurin. Il s'agit bien d'une guerre des salons :

“Comme Odette n’allait pas tarder à le faire, M<sup>me</sup> Verdurin se proposait bien le “monde” comme objectif, mais ses zones d’attaques étaient encore limitées et d’ailleurs si éloignées de celles par où Odette avait quelque chance d’arriver à un résultat identique, à percer, que celle-ci vivait dans la plus complète ignorance des plans stratégiques qu’élaborait la Patronne (...).”  
(JFF, p. 170)

M<sup>me</sup> Verdurin se démarque dans ses choix intellectuels et artistiques du classicisme banal et conservateur d’Odette Swann. Elle n’a jamais fait allégeance aux valeurs légitimes et cette démarche s’annonce efficace.

Le faubourg Saint-Germain incarne un monde inaccessible pour le clan Verdurin. Les aristocrates constituent pour lui une véritable menace. Ce qui se joue, c’est donc la confrontation de l’“imprescriptible dignité des Verdurin” (CS, p. 255) face à celle du faubourg. M<sup>me</sup> Verdurin veut discréditer les aristocrates, ces “ennuyeux” : elle les nomme ainsi en référence à leur protocole, leurs manières et à leur manque de culture. M<sup>me</sup> Verdurin développe une véritable haine à l’encontre des nobles. Cela se retrouve lors du second dîner relaté dans *Du Côté de chez Swann* où Forcheville fait allusion aux La Trémoille et aux Laumes que fréquente Swann. Les Verdurin vont reprocher à Swann de “faire l’homme du monde”, d’être le “champion des duchesses”, (CS, p. 261), trahissant l’humiliation dont ils souffrent. La haine de M<sup>me</sup> Verdurin pour les “ennuyeux” est l’autre face de son désir passionné pour ces mêmes ennuyeux. En réalité, M<sup>me</sup> Verdurin est fascinée par la noblesse. Et le but de son salon est la conquête du beau monde, ce cercle hors d’atteinte. Chez Proust, le monde n’est qu’un reflet de ce qui se passe en amour. La haine du snob pour l’Autre masque son désir d’être l’Autre. Le snobisme ne serait ainsi que le masque de la fascination et de l’envie pour un Autre divinisé. Ainsi, les dieux de M<sup>me</sup> Verdurin ne sont pas les artistes auxquels elle rend un culte officiel : ce sont les Guermantes dédaigneux qui lui ferment leur porte<sup>11</sup>.

Malgré la défense du Faubourg, les dames aristocrates vont se trouver rapidement affaiblies par leur curiosité, leur crainte de l’ennui et leur

besoin de divertissement. Ainsi, elles acceptent l'invitation de Charlus qui organise, chez les Verdurin, une soirée musicale avec le violoniste Morel en vedette. Cette soirée se présente comme le lieu d'un dialogue entre deux équipes mondaines dont l'une (Charlus et les nobles) est socialement supérieure à l'autre (M<sup>me</sup> Verdurin et les membres de son clan), l'équipe inférieure attendant logiquement de l'équipe supérieure qu'elle déploie à son égard des "propositions de réalignement" (pour reprendre la terminologie d'Erving Goffman). Or, plutôt que de s'aligner sur la bourgeoisie, Charlus manifeste le plus grand mépris pour les Verdurin. Ainsi, le baron a mis certains habitués de M<sup>me</sup> Verdurin à l'index ; il refuse les noms des amies de M<sup>me</sup> Verdurin car elles appartiennent à la noblesse d'Empire. Charlus dessaisit M<sup>me</sup> Verdurin de son pouvoir d'exclusion, la menaçant dans son rôle de Patronne. Le problème est que chaque partie a des attentes différentes pour la soirée : M<sup>me</sup> Verdurin veut promouvoir son clan, le baron entend promouvoir son amant. Éclipsée par Charlus, M<sup>me</sup> Verdurin descend de plusieurs crans dans la hiérarchie de sa propre équipe : "Personne n'eut plus pensé à se faire présenter à M<sup>me</sup> Verdurin qu'à l'ouvreuse d'un théâtre" (*Pr.*, p. 255). La place de la Patronne dans son clan se trouve réduite à néant. Elle va donc organiser une vengeance : M. Verdurin fait part à Morel de la mauvaise réputation du baron. Le jeune musicien, pensant à sa carrière, croit très facilement les mensonges des Verdurin et rompt avec le baron. Ce coup est fatal pour Charlus : "On vit M. de Charlus muet, stupéfait, mesurant le malheur sans en comprendre la cause, ne trouvant pas un mot" (*Pr.*, p. 304). Charlus, fragilisé à jamais, est à l'image de sa classe. En effet, ce soir-là, le monde a vacillé et il ne tardera pas à basculer complètement. Le faubourg Saint-Germain, par sa seule présence, a cautionné le salon Verdurin. Charlus, par sa faiblesse individuelle mais non sociale, a permis que se rompe la dernière digue qui protégeait sa classe.

M<sup>me</sup> Verdurin a saisi que le faible niveau de culture de la noblesse représente son point de fragilité : "Vous verrez, continua M<sup>me</sup> Verdurin, quand on a des gens du monde avec des gens vraiment intelligents, des gens de notre milieu c'est là qu'il faut voir, l'homme du monde le plus spirituel

dans le royaume des aveugles n'est plus qu'un borgne ici" (*S et G*, p. 362). La différence de culture entre nobles et bourgeois est surtout visible lors de la soirée musicale organisée par Charlus dans *La Prisonnière*. Alors qu'on joue un superbe septuor inédit de Vinteuil, M<sup>me</sup> Verdurin reste immobile contrairement aux femmes du monde qui manifestent leur ignorance en battant la mesure. Le clan Verdurin et les aristocrates s'opposent aussi sur les opinions politiques. M<sup>me</sup> Verdurin prend dès le début le contre-pied de la position de prince de l'aristocratie dans l'affaire Dreyfus alors que "les gens du monde étaient pour la plupart tellement antirévissionnistes" (*S et G*, p. 141). M<sup>me</sup> Verdurin a compris avant tout le monde la logique qui a construit la culpabilité de Dreyfus, mise en branle par une élite sociale sur son déclin, crispée dans son nationalisme. Proust peint ici une M<sup>me</sup> Verdurin qui, par son travail de salon et à travers son investissement dans l'Affaire Dreyfus, participe du mouvement social d'invention des intellectuels comme groupe autoproclamé tel que les historiens et les sociologues l'analyseront. La clairvoyance et la sûreté de jugement de M<sup>me</sup> Verdurin finiront par être reconnues de tous.

Le clan Verdurin n'est pas vraiment initié aux usages propres à l'aristocratie, et notamment aux règles de politesse. En ne cessant d'affirmer la convivialité de leurs réunions "ici, on ne se gêne pas, on est entre camarades" (*CS*, p. 203) les Verdurin manifestent leur manque de connaissance des usages de la noblesse, caractéristique d'une bourgeoisie qui n'a pas accès à ce milieu. La confrontation des deux milieux provoque de nombreux quiproquos, "d'où le caractère de vaudeville, de comédie des erreurs qui marque leurs relations, et les quiproquos (...) qui alimentent la comédie sociale proustienne<sup>12</sup>". Le sens social des Verdurin est précaire et le restera longtemps. Lorsque le dîner est servi, M<sup>me</sup> Verdurin demande à son mari si elle doit donner le bras au baron. Finalement, M. Verdurin tranche en faveur de Cambremer car, selon lui, il est "plus élevé en grade" (*S et G*, p. 308). De même, M<sup>me</sup> Verdurin ne comprend pas que Charlus soit le frère du duc de Guermantes. Le problème est que les fidèles du clan n'ont pas pour vocation première la vocation mondaine. Cette absence de vocation mondaine est à l'origine

des nombreux problèmes de communication entre nobles et bourgeois. Ainsi, la rencontre sociale, loin de faire connaître l'autre, en épaissit le secret.

M<sup>me</sup> Verdurin a donc construit son salon à travers des stratégies incompréhensibles, une accumulation de valeurs qui n'apparaissent d'abord pas comme telles, et de convives sans poids social. Pour autant, elle est parfaitement maîtresse de ce qu'elle fait.

## Les bourgeois devenus gentilshommes

Même si la guerre ne facilite pas les choses, M<sup>me</sup> Verdurin va devenir fin stratège, dernière étape avant de se faire sacrer reine des salons mondains.

Au snobisme mondain du Faubourg, les Verdurin opposent le snobisme artistique et politique qui va peu à peu attirer les regards sur eux. M<sup>me</sup> Verdurin a su tirer parti de tous ses engagements : "à chaque crise politique, à chaque rénovation artistique, M<sup>me</sup> Verdurin avait arraché petit à petit comme l'oiseau fait son nid, les bribes successives (...) de ce qui serait un jour son salon" (*Pr.*, p. 225). Son salon est organisé autour de "valeurs" judicieusement choisies, culturelles, d'avant-garde le plus souvent, qui fonctionnent "comme des investissements, destinés en tant que tels à prendre de la valeur"<sup>139</sup>. Grâce à ces investissements, le clan Verdurin va devenir un salon recherché. Le talent des artistes et des universitaires dont s'entoure M<sup>me</sup> Verdurin n'entre que dans une faible part dans l'admiration de la Patronne. Pour M<sup>me</sup> Verdurin, l'appartenance à son clan est la condition nécessaire et suffisante à son estime. D'ailleurs, une fois sorti de son clan, les artistes ne valent plus rien à ses yeux : "Du jour où [Biche] a quitté le petit noyau, ça a été un homme fini" (*S et G*, p. 334). Ainsi, ce ne sont pas les qualités personnelles des invités qui entrent en compte mais le rendement social de leur présence. La Patronne entend tirer un prestige personnel de la valeur de ses fidèles. Ainsi, "la force de M<sup>me</sup> Verdurin, c'était l'amour sincère qu'elle avait de l'art" (*Pr.*, p. 225). À cette époque, l'art représente "un univers peu institutionnalisé, peu struc-



turé de l'espace social et de ce fait les coups de force symboliques y étaient possibles<sup>14</sup>". Le fonctionnement clanique est en cela essentiel pour elle. En effet, pour tenter d'imposer de nouvelles visions, pour faire croire, il fallait croire entre soi, en clan et en bloc.

M<sup>me</sup> Verdurin tire aussi avantage des circonstances politiques. En effet, elle profite du désordre généralisé pour émerger comme personnalité dominante. Ce que les ballets russes et les œuvres d'avant-garde avaient amorcé, la guerre de 1914 l'a parachevé. En choisissant la carte de l'information et de la réflexion intellectuelle, elle devient ainsi "une des reines de ce Paris de la guerre" (*TR*, p. 29). Si M<sup>me</sup> Verdurin a pu acquérir pendant ces années de guerre cette position d'informatrice privilégiée, c'est grâce à tout son travail symbolique accompli avec rigueur et accumulé des années auparavant. Néanmoins, sa seule préoccupation reste son clan. Ainsi le manque d'hommes dans son clan la préoccupe beaucoup. La guerre pose aussi à M<sup>me</sup> Verdurin des problèmes matériels. Ne plus pouvoir déguster ses croissants constitue pour elle un vrai drame. Lorsque bien installée dans son lit, elle goûte simultanément et avec la même inconscience, ses indispensables croissants et le naufrage du *Lusitania*, elle devient presque symbolique de son milieu social : "Tout en trempant le croissant dans le café au lait (...) elle disait : 'Quelle horreur ! Cela dépasse en horreur les plus affreuses tragédies'" (*TR*, p. 80). Sans doute faut-il croire le baron, lorsqu'il dit au narrateur que la guerre, comme l'affaire Dreyfus, ne sont que "des modes vulgaires et fugitives" (*TR*, p. 107). Pour autant, cette évocation de la guerre n'est ni exigüe, ni frivole. Dans la sphère individuelle se trouve l'explication du monde, l'universel est atteint à travers le particulier. Ainsi, si la guerre est à l'origine de bouleversements sociaux importants, dans les salons, c'est une autre guerre qui fait rage, chacun essayant de profiter de ce remue-ménage pour activer sa propre ascension.

Les distances sociales se traduisent par la certitude que les êtres que l'on ne connaît pas sont différents de soi. Cette conviction déshumanise les réactions sociales et introduit partout, dans les rapports de groupe à groupe, de classe à classe, une vision déformante : "les deux mondes

(bourgeoisie et le faubourg Saint-Germain) ont l'un de l'autre une vue aussi chimérique que les habitants d'une plage située à une des extrémités de la baie de Balbec ont de la plage située à l'autre extrémité" (*JFF*, p. 271-272). Ainsi, les deux mondes ont une vision l'un de l'autre totalement illusoire. Il n'est point de distinction des Verdurin et des Guermantes : leur univers social est le même, réglé par le même besoin profond et général de se divertir, le plus souvent grâce à l'art. Le salon Verdurin est donc un "subtil mélange de valeurs traditionnelles aristocratiques – mais justement tombées en désuétude à ce moment-là –, de valeurs nouvelles comme l'importance accordée à l'art, la culture, la politique vis-à-vis desquelles elle affichait des positions avant-gardistes<sup>15</sup>". Les Verdurin adoptent peu à peu les codes de la noblesse. M<sup>me</sup> Verdurin, pour gagner des galons, va changer son salon et son organisation. À partir de *Sodomie et Gomorrhe*, son salon n'est plus aussi bohème que du temps de Swann : on vient désormais dîner chez eux "en habit du soir" (*S et G*, p. 264). Pour Gabriel Tarde, on imite ceux qu'on admire et "il vient toujours un moment où à force de copier tout le supérieur (...) l'inférieur suggère au premier le sentiment irrésistible qu'ils appartiennent de droit, l'un et l'autre, à la même société<sup>16</sup>". Pour autant M<sup>me</sup> Verdurin n'est pas Odette : l'imitation des aristocrates se remarque dans l'organisation de son salon mais pas dans les valeurs promues qui sont des valeurs nouvelles. Ainsi, la nouvelle bourgeoisie personnalisée par M<sup>me</sup> Verdurin "loin d'avoir imité l'aristocratie, l'a discréditée<sup>17</sup>". Le fait que le salon Verdurin acquiert une réputation sur ses qualités artistiques, intellectuelles et non sociales annonce les transformations qui vont secouer toute la société.

L'essentiel pour la bourgeoisie est de franchir la distance qui sépare le nom bourgeois du nom noble. Le changement de nom dans *Le Temps retrouvé* va venir consacrer la mutation du personnage de M<sup>me</sup> Verdurin. Elle n'est plus "Verdurin", mais tour à tour duchesse de Duras, puis, après un nouveau veuvage qui a été "une transition utile" (*TR*, p. 261) elle devient princesse de Guermantes. Comme ces changements se sont déroulés pendant l'absence du narrateur, ce dernier a du mal à y adhérer : "la succession au nom est triste, comme toutes les successions, comme

toutes les usurpations de propriété" (*TR*, p. 261). On peut remarquer que la princesse de Guermantes reste M<sup>me</sup> Verdurin. Lors de la récitation de Rachel, elle pousse des exclamations ravies pour provoquer l'enthousiasme des invités : "là seulement, elle se retrouvait Verdurin car elle avait l'air d'écouter les vers pour son propre plaisir" (*TR*, p. 306). Il est intéressant de remarquer que lors de cette réception où elle est maîtresse de maison à part entière, son rôle est quasi inexistant. Désormais, elle n'a plus qu'à maintenir un léger entretien symbolique.

M<sup>me</sup> Verdurin raconte les événements de telle façon qu'on peut la croire liée aux Guermantes depuis longtemps. Ainsi, lorsqu'elle parle à Gilberte de Saint-Loup, la fille de Swann et Odette, elle explique : "Je vous dirai que ce n'est pas pour moi une relation nouvelle, j'ai énormément connu la mère de cette petite-là (...). Quant au pauvre Saint-Loup, je connaissais d'avance toute sa famille, son propre oncle était mon intime autrefois à la Raspelière" (*TR*, p. 291). M<sup>me</sup> Verdurin prétend connaître les Guermantes par le biais de Charlus, l'oncle de Saint-Loup, ce qui semble ironique, étant donné leur mauvaise entente. Ce qui est aussi remarquable, c'est que, par sa connaissance des Swann et des Guermantes, M<sup>me</sup> Verdurin fait le lien entre les deux côtés. C'est le nom de "Guermantes" qui permet l'unité. Elle se fait aussi au niveau géographique. En effet, le salon Verdurin s'est transporté dans un des plus grands hôtels de Paris, le manque de charbon rendant plus difficile les réceptions dans un ancien logis trop humide. Ainsi, progressivement, ces salons ont spatialisé les aspirations de M<sup>me</sup> Verdurin par des localisations successives, passant de la rive droite, rue de Montalivet (*Du Côté de chez Swann*), à la rive gauche, quai Conti (*La Prisonnière*), à la frontière du faubourg Saint-Germain. Puis, lors de son retour rive droite, avenue du Bois (*Le Temps retrouvé*), la Patronne a cette fois entraîné avec elle l'aristocratie. Ainsi, pour le narrateur, le territoire aristocratique a perdu ses "mille nuances" (*TR*, p. 270). Mais, il a été aussi revitalisé par l'immensité disparate de la bourgeoisie, "tel un jet d'eau" (*TR*, p. 275) ressourcé par le vaste bassin qui l'entoure et dont l'image hante tout le roman. Le monde ne s'est pas abîmé dans la bourgeoisie : il s'y est renouvelé, ressourcé.

Lors de la lecture du journal des Goncourt, l'auteur nous fournit un nombre d'informations utiles sur le salon Verdurin. D'après ce pastiche des Goncourt, on apprend que le salon Verdurin était une splendeur et une merveille de goûts rassemblant les plus beaux objets : "nous passons à table, et c'est (...) toute une argenterie où courent ces myrtes de Luciennes que reconnaîtrait la Dubarry" (*TR*, p. 17-18). Mme Verdurin a inventé un goût et un art de vivre que les aristocrates vont bientôt lui envier. D'ailleurs, pendant la guerre, le clan ne manque pas d'agréments. On y reçoit tous les gens les plus intéressants, les plus variés, les femmes les plus élégantes de Paris, ravis de profiter du luxe des Verdurin dont la fortune "allait croissant" (*TR*, p. 40). La fortune des Verdurin n'a cessé d'augmenter alors que les plus riches sont obligés de se restreindre sur tout. Un renversement s'est donc opéré : le petit groupe est devenu le grand monde et le grand monde s'est transformé en petit groupe. Le grand monde a été assimilé par cette société qui faisait des gens du grand monde avec des gens qui, cinquante ans plus tôt, venaient des horizons les plus divers : "[n'avait]-on pas vu [les Guermantes] s'allier à la famille Colbert par exemple, laquelle aujourd'hui, il est vrai, nous paraît très noble puisque épouser une Colbert semble un grand parti pour un La Rochefoucauld" (*TR*, p. 274). Ainsi, pour le narrateur, les Guermantes se caractérisent par leur "aptitude au déclassement" (*TR*, p. 263).

La société est sans mémoire, en raison du brassage continu qui l'agite. Ce salon, dans lequel pénètre le narrateur, n'est que la métaphore de l'état particulier de celle-ci à cette époque : "et ainsi le salon de la princesse de Guermantes était illuminé, oublieux et fleuri, comme un paisible cimetière" (*TR*, p. 255). Le dernier salon Verdurin-Guermantes se caractérise par un certain mélange social : "Les personnes qui n'auraient pas dû, selon l'ancien code social, se trouver là, avaient, à mon grand étonnement, pour meilleures amies des personnes admirablement nées" (*TR*, p. 263). Ce salon est devenu anomique. Mais malgré la collusion des classes, bourgeois et aristocrates ne se fondent pas vraiment ensemble. Même si les aristocrates fréquentent les Verdurin, jamais ils ne leur laisseront croire qu'ils appartiennent à leur "monde". Les

efforts de M<sup>me</sup> Verdurin n'ont pas contribué à l'anéantissement des préjugés beaucoup trop ancrés dans les mentalités de classe. Pour la duchesse de Guermantes, sa nouvelle cousine "restait M<sup>me</sup> Verdurin" (*TR*, p. 317).

Proust a montré comment, avec de nouveaux goûts artistiques, de nouvelles prises de position politique, la bourgeoisie de salon a révolutionné l'ordre ancien en autorisant l'éclatement des classes : "ainsi change la figure des choses de ce monde, ainsi le centre des empires et le cadastre des fortunes, et la charte des situations, tout ce qui semblait définitif est-il perpétuellement remanié" (*TR*, p. 324). On rapproche souvent ce que dit Proust de la théorie du "kaléidoscope" développée par Schopenhauer sur l'Histoire. En effet, pour le philosophe, l'Histoire est comme un kaléidoscope : "chaque tour nous présente une configuration nouvelle et cependant ce sont, à dire vrai, les mêmes éléments qui passent toujours sous nos yeux<sup>18</sup>". Proust va l'appliquer à la société : dans *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, il écrit : "pareille aux kaléidoscopes qui tournent de temps en temps, la société place successivement de façon différente des éléments qu'on avait cru immuables et compose une autre figure (...)" (*JFF*, p. 87). Les tours du kaléidoscope sont destinés à témoigner comment s'évanouissent des barrières soit disant infranchissables. Ainsi Proust dégage une poésie de l'évolution de la société : "De changements produits dans la société, je pouvais d'autant plus extraire des vérités importantes et dignes de cimenter une partie de mon œuvre qu'ils n'étaient nullement, comme j'aurais pu être au premier moment tenté de le croire, particuliers à notre époque" (*TR*, p. 273). Rien n'est donc définitif, la société ne cesse d'évoluer. Et cela, c'est bien la seule chose qui ne change jamais.

Ainsi, c'est au bout d'une longue et fastidieuse entreprise d'assimilation que le clan Verdurin va pénétrer le faubourg Saint-Germain. Ces nouveaux venus vont modifier l'essence même du Faubourg. Lors de la matinée chez la princesse de Guermantes, le Faubourg a perdu son individualité et rejoint les milieux déjà connus. Il n'est pas si différent du

petit clan. D'ailleurs, si la bourgeoise M<sup>me</sup> Verdurin ne rêve au fond que d'aristocratie, l'aristocratique M<sup>me</sup> de Guermantes ne rêve que de gloires littéraires et artistiques. Le jeu de la médiation interne exige que M<sup>me</sup> Verdurin finisse dans l'hôtel du prince de Guermantes. Quant à la duchesse, elle gaspille son prestige et finit par perdre sa situation mondaine. Les lois romanesques de Proust exigent ce double renversement. L'auteur nous montre que bourgeoisie et aristocratie ont les mêmes aspirations, mais ne peuvent s'allier véritablement.

**Alexandra Roux**

## Notes

- 1 Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, Folio, 2002, p. 302 (S et G).
- 2 Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, Paris, Gallimard, Folio, 2000, p. 250 (CS).
- 3 Marcel Proust, *La Prisonnière*, Paris, Gallimard, Folio, 2002, p. 192 (Pr.).
- 4 Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, Folio, 2002, p. 26 (TR).
- 5 Marcel Proust, *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*, Paris, Gallimard, Folio, 2001, p. 282-283 (JFF).
- 6 Erving Goffman, *La Mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973.
- 7 Sociologue que Proust aurait lu ; Gabriel Tarde, *Les Lois de l'Imitation*, Paris, Alcan, 1890.
- 8 René Girard, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, Paris, Pluriel, p. 230.
- 9 Anne Henry, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique*, Paris, Klincksieck, 1981, p. 357.
- 10 G. Tarde, *Les lois de l'imitation*, *op. cit.*, p. 280.
- 11 R. Girard, *Mensonge romantique....*, *op. cit.*, p. 229.
- 12 Germaine Brée, *Du temps perdu au temps retrouvé*, Paris, Les Belles Lettres, 1950, p. 106.
- 13 Catherine Bidou, *Proust sociologue*, Paris, Descartes & Cie, 1997, p. 148.
- 14 *Ibid.*, p. 91.
- 15 *Ibid.*, p. 107.
- 16 G. Tarde, *Les lois de l'imitation*, *op. cit.*, p. 337.
- 17 C. Bidou, *Proust sociologue*, *op. cit.*, p. 190.
- 18 *Le monde comme volonté et comme représentation* cité par A. Henry in *Marcel Proust...*, *op. cit.*, p. 347.